



HAL
open science

Altérités végétales et durabilité alimentaire. Une approche par le travail

Aurelie Javelle, Florence F. Pinton

► To cite this version:

Aurelie Javelle, Florence F. Pinton. Altérités végétales et durabilité alimentaire. Une approche par le travail: Texte à paraître dans les actes du séminaire, aux éditions Salagon. 21ème séminaire d'ethnobotanique annuel du domaine européen de Salagon: qu'est ce qui fait pousser les plantes, Oct 2023, Salagon, France. 11 p. hal-04567671

HAL Id: hal-04567671

<https://hal.inrae.fr/hal-04567671>

Submitted on 3 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

21^{ème} séminaire d'ethnobotanique annuel du domaine européen de Salagon : qu'est ce qui fait pousser les plantes (12/13/14 oct. 2023). Texte à paraître dans les actes du séminaire, aux éditions Salagon

Altérités végétales et durabilité alimentaire¹ Une approche par le travail

Aurélie Javelle, Florence Pinton

Aurélie Javelle, ingénieure de recherche en anthropologie de l'environnement, UMR Innovation, UMR Sens, Univ Montpellier, Cirad, Inrae, Institut Agro.

Florence Pinton, Professeure de sociologie, AgroParisTech, UMR Sadapt, Université Paris Saclay

Enseignantes dans deux grandes écoles d'agronomie, de sciences du vivant et de l'environnement, nous y avons appris ce qui fait pousser mieux et vite les plantes à partir de considérations le plus souvent scientifiques et techniques. La supposée linéarité de l'histoire agraire a été le produit d'une science surplombante qui effectue un travail de purification du monde, en effaçant les dimensions sensibles et effectives de ce qui nous lie au végétal. Mais l'avènement de l'agroécologie a contribué à faire émerger de nouveaux fronts de recherche et à rendre audibles d'autres régimes de savoirs. Encouragée par la remise en cause du modèle productiviste qui donne à voir d'autres formes d'agriculture et de relation à la nature, notre posture est d'investir autrement les activités productives où se jouent majoritairement nos relations avec les plantes. Nous proposons dans cette optique un travail d'exploration des altérités végétales à partir d'une mise en question du statut des plantes. En rupture avec une démarche descendante, il se veut à l'écoute des acteurs de terrain qui visent à changer de modèle de travail avec la nature et cherche à ré-investir les dimensions sensibles et relationnelles de la connaissance. Ces acteurs, qui ne nous sont pas indifférents puisque certaines d'entre nous entretiennent des collaborations avec eux dans la durée², sont disposés à dialoguer avec nous et à partager leurs savoirs. Les producteurs mobilisés sont en interaction étroite avec les plantes, qu'elles soient pérennes ou annuelles, plantes de potager ou en arboriculture.

Le projet PlantCoopLab constitue le cadre de nos réflexions. Il réunit des chercheurs de sciences humaines et sociales intéressés par ces approches. Il trouve son inspiration dans ce que certains auteurs qualifient de « tournant végétal » (Myers, 2015) et les zones d'ombre qui le caractérise. Le fil rouge des réflexions du projet porte sur cette question : valoriser notre sociabilité avec les plantes peut-il infléchir l'ensemble des pratiques nécessaires à la fourniture de nourritures durables ? Pour y répondre, un séminaire de rencontre s'est déroulé sur le site de la ferme de Sainte Marthe à Millançay en 2022. Au cours des deux journées d'étude structurées en ateliers

¹ Avec la permission et la collaboration des chercheuses et chercheurs du projet PlantCoopLab : « Les plantes dans le champ du travail. Coopérations pour une alimentation durable ». <https://plantcooplab.hypotheses.org/>

² Par ex., F. Pinton avec les cueilleurs, N. Pignier avec les intervenants de Limoges, et S. Pouteau avec l'Université Paysanne. Cela signifie en amont tout un relationnel, des échanges, des visites, des observations.

thématiques³, une trentaine de participants - chercheurs et praticiens - ont été invités à faire émerger une vision de ce que « font » les plantes dans le champ du travail. Ces échanges ont donné lieu à une note de synthèse sur laquelle nous nous appuyons pour vous présenter cette communication⁴. C'est l'occasion aussi de nous réapproprier une partie de ces réflexions, d'en approfondir certains aspects et mettre en débat ici ces interrogations : Peut-on dire que les plantes « travaillent » ? En quoi donner de la place aux relations vécues avec les plantes que nous cultivons et consommons permet de comprendre ce qui les fait pousser, et comment elles consentent à le faire, sans que nous ayons à les contraindre ? Partons d'abord d'une contextualisation des réflexions présentées

De l'instrumentalisation au tournant végétal

La préoccupation publique mondiale de durabilité agricole et alimentaire n'explicite aucune considération particulière pour les plantes. Même si l'écologie scientifique y retrouve une place importante, les historiens ont montré l'absence de statut des plantes, majoritairement considérées comme des machines « insensibles et immobiles », notamment parce que leur faible production de chaleur ne leur permet pas d'avoir une « sensibilité, un mouvement et une croissance » (Gerber et Hiernaux, 2022, p. 3), à l'inverse de l'animal. Dans ce contexte, depuis les années 1930, le développement agro-industriel, soutenu par l'essor des sciences de la chimie construit son intérêt envers les plantes sur l'objectif de les faire pousser plus vite et mieux pour répondre aux impératifs de la sécurité alimentaire et/ou du marché.

Face aux multiples crises que nous subissons, alors même qu'il s'agit d'infléchir le régime productiviste et de mettre en avant des objectifs d'écologisation de l'agriculture, la polarisation actuelle des débats sur le statut des animaux accroît paradoxalement la tendance qui relègue les plantes à l'arrière-plan (Pouteau, 2014). Les plantes restent assignées au rang d'objets, de services, de ressources pour les humains ou de simples matériaux. Les seuls intérêts envers elles portent sur le fait qu'elles puissent réduire les émissions de gaz à effet de serre des systèmes alimentaires en les substituant aux productions animales, ou influencer positivement la santé humaine. Tout se passe comme si, dans la sphère productive, les rapports avec les plantes ne pouvaient être pensés que comme des relations fonctionnelles, instrumentales et utilitaires.

Amorcé par les éthiques environnementales il y a une cinquantaine d'années, une médiatisation nouvelle est cependant portée aux végétaux. Certains auteurs les considèrent comme des êtres sensibles, voire « intelligents » en opposition à la tradition, que nous venons de mentionner, qui les envisage passifs, muets et immobiles. Des approches pluridisciplinaires innovantes investissent les relations multi-spécifiques, que ce soit en articulant recherches phylogénétiques et considérations socio-culturelles pour aborder nos relations avec les plantes ou encore en considérant « l'inventivité propre du végétal ». L'anthropologue Natasha Myers qualifie ce mouvement de « *plant turn* » (2015, p. 40). Nos recherches s'ancrent au sein de ce mouvement qui tend à produire un renversement de perspective pour interroger notre ambivalence face à des êtres qui nous sont à la fois familiers et étrangers. Une partie de l'ambivalence vient de nous, de notre disponibilité à percevoir, de nos choix techniques, du contexte économique de production. Une autre partie vient des plantes elles-mêmes, qui occupent une place

³ Les intitulés des ateliers étaient, par ordre chronologique : « Les plantes agricoles « collaborent-elles avec nous ? » ; « Les plantes agricoles sont-elles quelqu'un ou quelque chose ? » ; « Les plantes agricoles sont-elles "naturelles" ? » ; « Le soin des plantes peut-il assurer la durabilité de nos nourritures ? ».

⁴ Note de synthèse 2 : Pouteau Sylvie, Javelle Aurélie, Melot Romain, Mouret Sébastien, Pignier Nicole, Pinton Florece, Porcher Jocelyne, 2023. *Les plantes au travail. Repenser l'activité végétale pour des nourritures durables.*

intermédiaire entre le milieu ambiant, la terre et les animaux. Bien qu'étant, tout comme ces derniers, des êtres vivants, elles s'en distinguent par leur silence et leur immobilité apparents, et pourtant elles manifestent le cours changeant des saisons. Elles ont une forme de « présence », selon l'expression des producteurs du groupe, qui leur est propre et à laquelle nous devons nous ajuster pour les cultiver.

Enjeux méthodologiques

L'approche transdisciplinaire adoptée à Saint Marthe repose sur la sollicitation d'acteurs hétérogènes – paysans, jardiniers, membres de réseaux, formateurs, chercheurs, chargés de missions - invités à venir s'exprimer et à interagir lors d'ateliers-débats. Partageant une orientation agroécologique de leurs pratiques, ces praticiens se rejoignent sur la volonté d'entamer le dialogue. Des ateliers thématiques mettant au cœur des discussions nos relations au végétal et au travail ont été organisés dans ce sens. Si les prises de parole restent déclaratives, ce dispositif participatif se distingue méthodologiquement d'un dispositif d'entretiens individuels, auquel il ne se substitue pas. Il l'enrichit par une mise en écho, l'induction d'une intersubjectivité et l'assimilation en continu de la parole des autres. Les discours expriment des revendications, relevant de formes d'engagement personnel et d'une volonté d'emprunter des « sentiers non battus » (Cordellier, 2008, in Deléage, 2011, p. 46) tandis que les interactions produisent un récit des façons d'explorer le monde des plantes. Nous opérons, en tant que scientifiques, une symétrisation des savoirs et sommes partie prenante de l'expérience.

Notre travail prend donc une certaine distance par rapport à une tradition ethnobotanique forte de pratiques et d'observations empiriques en tant que champ d'investigation scientifique, pour se rapprocher d'une pratique de connaissance attentive aux énoncés et à ce qu'ils disent de l'affect, de l'expérience, de l'attachement aux lieux, de la transmission des savoirs, de l'engagement. Plus que la véracité pragmatique, il s'agit aussi de souligner les dimensions éthiques et politiques portées par ces énoncés révélant une nouvelle morale envers les plantes. Empruntant à la « recherche expérimentation » (Le Strat, 2018) qui est une manière de faire science et société en même temps (Blanc, 2021), en affirmant la complémentarité de nos façons d'être au monde, et à l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1974) qui s'inspire de la phénoménologie, de la pragmatique et de l'ethnographie, nous cherchons, dans ce contexte précis et par l'interaction, à renverser les perspectives et identifier les méthodes que des producteurs travaillant avec les plantes mettent en place de façon consciente pour organiser leur environnement social et, par extension, pour traiter des choses botaniques et de leur rapport au vivant dans leur pratique quotidienne.

Pour ce faire, nous pourrions ajouter à ces éléments que, pour suivre la démarche des praticiens du groupe, nous adoptons un « animisme méthodologique » signifiant que notre ambition est d'abord de renouer avec le sens commun des sociétés humaines et y « puiser des raisons de renouer l'alliance rompue avec la nature » (Caillé et al, 2013). Notre hypothèse est que le travail, qui structure le développement des sociétés modernes, se construit, pour une partie de l'humanité, dans un rapport de réciprocité favorable aux plantes lorsqu'une « attention amicale et émue » leur est portée (Lieutaghi, 1991, p.190). Il s'agit donc de faire société avec les entités naturelles tout autant qu'avec les humains, en entrant avec elles dans « un rapport vécu et pensé par nous comme un rapport de don-contre don ». (Caillé et al, 2013). Mais est-ce pour autant que ce type de rapport fait travailler les plantes dans le sens souhaité ? Est-ce que cela participe même à faire reconnaître un travail des plantes ? Le groupe réuni à Saint Marthe, va nous révéler, à partir de ses propres expériences, la façon dont il interroge la notion de travail *avec* et *des* plantes. Les résultats présentent tout d'abord les réactions des participants à l'atelier qui

interrogeait l'existence d'une part sauvage des plantes, qu'elles soient cultivées ou non. Leurs commentaires amènent vers une référence à ce qu'ils nomment le « travail vivant », que nous décrivons selon leurs termes. Cette notion restitue les relations entretenues avec les plantes et révèlent leur altérité. Les descriptions qu'ils en font permettent aussi de revendiquer, plutôt qu'un travail, une véritable co-évolution avec les plantes, où les producteurs sont partie prenante des milieux de vie où poussent les plantes, prenant en compte des formes de sociabilité que certains tentent aujourd'hui de réhabiliter. C'est l'ensemble de ce raisonnement et les précisions que les participants en donnent qui nous semble significatif pour envisager des manières de se nourrir avec les plantes de façon prometteuse.

Un dualisme sauvage/domestique peu présent

Le sauvage était entendu comme la part naturelle des plantes, c'est-à-dire non maîtrisée par l'humain. Cette question portait une dimension provocatrice, le terme « sauvage » ayant tendance à être banni en agriculture, puisque par définition, l'origine de l'agriculture est consubstantielle au processus de domestication. Mais de nombreux travaux ont montré que les frontières sauvage/ domestique ne sont pas étanches et s'inscrivent dans un gradient de domestication (par exemple entre le parent sauvage, la variété paysanne, l'hybride, la plante génétiquement modifiée). Par ailleurs, les injonctions agroécologiques récentes suggèrent qu'il faut redonner une place aux processus écologiques dans l'agroécosystème. Le sauvage peut donc être présent à la fois au sein de toutes les plantes, des plus au moins cultivées, mais aussi dans les différents espaces qui les accueillent.

Les échanges ont rendu compte de cette polysémie qui met les participants mal à l'aise quant à son utilisation pour désigner les plantes. Les réactions envers l'usage du terme « sauvage » traduisent leurs hésitations, entre refus de le définir car renvoyant à un dualisme dépassé, et tentative de spécification, lorsque par exemple les discussions témoignent d'une tendance à idéaliser les propriétés du « sauvage », évoquées de façon récurrente par les termes de « capacité », « autonomie », « indépendance », « liberté » et « destinée ». Ces propriétés confèrent aux plantes une « intelligence » et une capacité à vivre en « symbiose » avec le milieu vivant dont le sauvage fait partie. Pour certains, les plantes sauvages ne se déploieraient pleinement que dans leur environnement d'« origine ». Ils ont pu observer qu'elles changent de comportement quand elles quittent leur milieu : les « exotiques » vivaces deviennent chez nous annuelles pour répondre au « stress » reçu. Plus les plantes ont été « trafiquée[s] » par l'homme pour créer quelque chose qui n'a plus rien du type sauvage et qui en plus vient d'un pays lointain », moins elles pourraient « se débrouiller toutes seules » et auraient des difficultés à se « ré-ensauvager ». Le projet de civilisation, toujours selon les acteurs, oppose sauvage et domestique et cherche à éradiquer le sauvage, en voulant « tout contrôler », « dans l'appauvrissement de ce qui nous fait vivre ».

Néanmoins, plutôt que de continuer à caractériser les plantes par un qualificatif estimé insatisfaisant, le groupe préfère repositionner les échanges sur leurs relations aux plantes en décrivant les relations entretenues avec elles dans le cadre de leurs activités de travail. Rappelons ici que le travail est considéré comme une catégorie anthropologique, largement débattue au cours des deux siècles précédents mais dont le contenu comme les contours sont de plus en plus questionnés face à la crise écologique sans précédent que nous vivons (Mouret et Lainé, 2022). Considéré longtemps comme marqueur principal de la séparation entre la nature et le social, son extension aux non humains est une façon d'attirer l'attention sur l'importance de nos relations au monde vivant. Les participants ont d'ailleurs évoqué leur propre dualité : ils considèrent les plantes à la fois comme des objets et des sujets, des moyens et des fins. Travailler

avec les plantes n'exclut pas la contrainte et la production, mais les intègre dans une « coopération » avec des « plantes compagnes ». Au fil des échanges, et en référence au travail *de* et *avec* les plantes qui reste le fil rouge du projet, les participants en sont arrivés à qualifier leurs relations avec les plantes de « travail vivant ».

La référence à un « travail vivant »

Très vite, les discussions ont amené une opposition entre le travail « vivant » et le travail « mort », deux valeurs du travail contenues dans la relation à la plante. Pour les participants aux ateliers, c'est bien la rationalité relationnelle qui prime dans le travail effectué avec les plantes, la dimension productive s'ajustant à ces propriétés qualitatives.

Pour mieux comprendre ces nouvelles postures, il nous faut revenir sur des courants de pensées qui en constituent la source. La vision du travail héritée des modernes et appliquée à l'agriculture, rend possible l'appropriation de la terre, comme base de la subsistance⁵. Marx le définit comme une activité utile en vue de l'appropriation des matières naturelles sous une forme ou sous une autre. La notion de travail vivant qu'il défend nous plonge dans la critique du capitalisme et du processus d'industrialisation qui rompt avec la période terrienne précédente. Dans la théorie marxienne, le travail est au centre de la vie sociale. Il est le reflet des rapports de production. Son organisation, dans le monde industriel naissant, est donc un enjeu politique fondamental où le travail « vivant », activité de corps vivants, s'oppose à la conception déshumanisée et marchandisée du travail où celui-ci est « objectif », car exercé par des machines. Il se transforme en travail « mort ». La psychodynamique du travail, qui reprend à son compte ces notions, s'intéresse moins au travail qu'au « travailler » ce qui lui permet de s'attacher à l'expérience ordinaire des individus et de ré-introduire de la subjectivité dans les tâches productives. Le qualificatif de « vivant » qui s'oppose à la conception abstraite et réifiante du travail du capitalisme convoque des « gestes, des savoir-faire, un engagement du corps, une mobilisation de l'intelligence, une capacité de réfléchir, d'interpréter et de réagir à des situations » (Dejours, 2017). Ces approches, sans nier la dimension productive du travail, opèrent un déplacement de sa signification en accordant de l'importance aux rationalités identitaires et relationnelles qui le forgent. Appliquées par J. Porcher et d'autres auteurs derrière elle au travail exercé par les animaux domestiques (Porcher et Estebanez, 2019), elles constituent une critique radicale du développement de la zootechnie et de l'agronomie qui réduisent animaux et plantes en « matière vivante » pour répondre aux besoins croissants de la production. Le travail vivant, forme de travail minoritaire et subversive, se voit reléguée dans des zones périphériques de l'économie globale (Cukier, 2017).

Les travaux d'André Gorz, en contrepoint de ces approches où le travail est considéré comme central, nous donne un autre éclairage sur le sens du travail et son devenir dans le cadre du capitalisme contemporain, en tant que rapport social et dans sa dimension anthropologique (Gorz, 1998, 2015). Critique envers le capitalisme, source de désirs artificiels, Il se réfère au travail contraint (emploi et salariat) opposé au travail libéré au nom duquel il invite à résister et innover. Il oppose le travail-capital (soumis à la logique de valorisation du capital) et le travail-vivant en tant qu'activité humaine d'affirmation, de création et de coopération. Pour lui, le travail est ce qui produit du savoir ; la standardisation élimine l'exception comme la singularité et participe au refoulement du sujet sensible. Il insiste sur la sphère de l'autonomie où s'exerce la liberté de choix. C'est aussi un penseur incontestable de l'écologie politique qui affirmera tôt

⁵ Dans la modernité pré-industrielle, le travail de la terre est une référence incontournable pour penser la propriété, la richesse, la justice (Charbonnier, 2020).

que l'apparente abondance du capitalisme détruit nos propres conditions de vie. Il met en avant l'analyse phénoménologique qui dit que le mouvement écologiste n'est pas né d'une réaction contre la destruction du milieu naturel mais d'une protestation contre la dégradation de la « culture du quotidien, c'est à dire, les normes et les savoirs intuitifs qui correspondent à des exigences vécues ». Dans toutes les conceptions évoquées, Il y a donc un affrontement entre « l'économie politique du travail mort » et celle du travail vivant au sein de nos sociétés, associée pour Gorz à une certaine forme de sobriété.

Retenons que dans notre atelier, le travail n'est pas seulement reconsidéré dans son rapport au capitalisme mais aussi dans ses liens avec différentes entités, en l'occurrence les non humains, ce qui revient dans ce dernier cas à l'écologiser (Mouret & Lainé, 2022). Le travail mort appliqué à la plante renvoie ici à l'aliénation et l'exploitation de la plante, forme d'assistance négative, oxymore traduisant le fait de transformer la plante en machine à produire. A l'opposé, le travail vivant évoque une forme d'épanouissement et d'émancipation par les soins apportés à la plante et la responsabilité engagée. Il correspond dans l'expérience de chacun à un « épanouissement des forces naturelles des êtres vivants » et investit les domaines de « l'affect », de la « sensibilité », de la « communication », des « vibrations hautes et bienveillantes », qui guident les pratiques et constituent un mode de constitution des connaissances construites en situation avec les plantes.

De par ses caractéristiques, le travail vivant tel qu'il est pratiqué ne peut pas opposer le sauvage au domestique précisent les participants, puisqu'il leur demande à la fois d'accepter de ne pas tout contrôler et de respecter des potentialités végétales. La collaboration demande des qualités spécifiques : « l'écoute », « l'attention », « l'accueil de propositions » des plantes. On peut ainsi « faire des choix sur des contraintes de production » tout en laissant des collaborations s'exprimer entre la « végétation spontanée » et les plantes cultivées. C'est la vie qui est importante et la façon dont elle se manifeste et se déploie. La vie serait ce qui respire, qui vibre, sachant que le vivant est ce qui met en relation avec les autres êtres vivants. Le travail devrait être là pour soutenir ces forces de vie. Pour rester vivant, il doit porter attention aux plantes. Cette attention aux plantes traduit des relations intersubjectives, associées à une véritable découverte des plantes comme des altérités à part entière.

Un travail révélateur des altérités végétales

Le besoin de mettre en vis-à-vis plantes et humains et de faire ressortir l'altérité des plantes par rapport à ce que nous sommes a été fortement ressenti au cours des différents ateliers. Les participants constatent des oscillations entre travail « vivant » et « mort ». Ils les relient aux questions humaines de liberté, de libre arbitre, et d'asservissement au productivisme. Les multiples contraintes que connaissent les agriculteur·rices, en l'occurrence « les exigences économiques [qui] impliquent un rapport aux plantes qui est de l'exploitation », peuvent les amener vers un travail qui ne respecte plus le « potentiel de vie » dans la relation avec la plante. Dans ce cas, leurs relations aux plantes génèrent des formes de souffrance. Ce qui permet d'échapper à cette « mise en souffrance » de la plante, c'est finalement plus la qualité de la relation instaurée avec elle au cours de son cycle de vie : « Si on fait avec plaisir, avec amour et pour augmenter ce que la nature nous offre, potentialiser encore plus ce qu'elle nous offre, c'est le côté créateur de l'humain, on devrait être en symbiose avec elle et augmenter ce potentiel infini qu'elle a ».

En plus de ce risque permanent de glissement vers un travail « mort », l'accueil des spécificités végétales peut être biaisé par le statut attribué à certaines plantes, comme par exemple

l'idéalisation des plantes sauvages, évoquée précédemment. Les plantes sauvages sont considérées comme intelligentes par rapport aux plantes domestiquées, puisqu'elles « savent soigner ». La domestication éteint cette dimension : « La seconde nature d'une monoculture de cannes à sucre, c'est que ce ne sont plus des plantes. C'est une autre nature dépourvue de son sens de plante. » D'autres végétaux ont également des statuts privilégiés, comme les plantes pérennes ou les arbres. Une participante estime que « l'arbre, c'est encore spécial. Il existait bien avant nous, et sera là bien après nous. [...] C'est encore un statut différent que les plantes ». Il est vrai que l'arbre a un statut particulier parmi les végétaux, notamment par l'anthropomorphisme qu'il induit « comme si [c'] était la seule approche susceptible d'atténuer ou de vaincre la trop grande altérité de l'être arborescent » (Brunois, 2003, p.293).

Malgré ces écueils, les discours révèlent une curiosité attentive pour les altérités végétales qui apparaissent par le biais de la description des relations avec les plantes : celles-ci se situent dans une cosmologie exprimée en termes de « cosmos » et de « vie », qui souligne la continuité avec l'unité du tout, à la fois globalité et évolution terrestre. La plante est comme une « révélation » de cette « intégration » globale, décrite comme une « connexion totale » ou une symbiose dans un « exister ensemble », un « écosystème ». Ceci tient notamment à sa verticalité, à la fois ancrée dans la terre, dans un lieu et dans une géographie, et comme aspirée et en suspension dans l'espace plus vaste où elle se déploie. En outre, les êtres végétaux participent aux lois cosmiques en les exprimant dans des rythmes de croissance, d'épanouissement, de dormance, où alternent vie et mort. La plante, lorsqu'on lui en laisse la possibilité, est « bien reliée à toute la communauté biotique, ce qui lui permet d'avoir une forme d'autonomie au sens de la résilience » (Morizot, 2016, p. 86).

Les plantes incarnent aussi le don de ce qui nous est ontologiquement inaccessible : la « lumière » solaire (via la « photosynthèse ») ; et le don de la matière vivante : ce qui fait à la fois « lieu », « sol vivant » et « nourriture ». L'intérêt des participants à créer des liens avec les plantes, à être en relation avec elles, les conduisent à souligner « l'importance de l'observation [...] Trouver le bon accord comme un artiste en phase de création avec le vivant. » Il s'agit de les « observer », « d'être à leur écoute », « d'accepter leurs rythmes », d'avoir « la responsabilité éthique de respecter les liens des plantes avec le cosmos », de se préoccuper de leur réponse à leurs questions, de les remercier. Face à l'échec répété de tentatives de culture d'*arnica montana*, une agricultrice se souvient : « J'avais envie d'avoir de l'*arnica montana* parce que c'est important. La première fois je me suis dit que j'étais nulle. La deuxième je me suis dit que la plante me disait que non. » Il y a un « investissement personnel [...] : celui de l'effort, du doute, de l'inquiétude. La contrepartie c'est que ça marche, donc tu ressens une gratification par rapport au fait que ça marche. »

L'observation des plantes les amène à constater « qu'une plante c'est très diffus. Visuellement ça un contour, mais quand on comprend la plante, qu'on la voit se développer, on comprend comment elle est en lien avec son environnement, les contours deviennent très, très diffus ». Cette porosité au milieu les amène à constater qu'ils ont du mal à dire s'ils s'adressent à la plante, à une de ses parties ou au cosmos : le respect des spécificités de la plante se répercute sur l'ensemble du milieu. Les entremêlements étroits de la plante avec son milieu les amènent à accepter les phénomènes naturels (biologique, chimique ou physique) y compris lorsque ceux-ci leur échappent. Cela les amène à être dans la « coopération » et non dans l'imposition : « J'ai un programme de planification pour démarrer, mais je m'ajuste en fonction de ce qui va réellement pousser, pas en fonction de mes propres désirs. » Les apprentissages sont permanents : « j'apprends moi-même sans pouvoir savoir ce que j'impose à la plante », et les participants font référence à une posture basée sur l'émotionnel et non l'intellect : « La

coopération dépend d'une affinité, d'une approche émotionnelle. L'approche productiviste renvoie à une terminologie de guerre, à l'opposé de la terminologie des services écosystémiques. » Il y a l'acceptation du non contrôle total au profit du « vivre avec » : « si tout n'est pas contrôlé, je suis plus proche de la vie et je comprends mieux », acceptation des imprévus et des « échappatoires » que peuvent trouver les plantes, et envie de s'y intéresser. La coopération permet de « potentialiser encore plus ce qu'elle nous offre, c'est le côté créateur de l'humain, on devrait être en symbiose avec elle et augmenter ce potentiel infini qu'elle a « à condition que cela soit fait « avec plaisir, avec amour et pour augmenter ce que la nature nous offre ». On peut constater que les praticiens ne perçoivent pas passivement l'environnement dans lequel ils agissent – ici le milieu de vie, la ferme, l'écosystème, la terre, la plante - leur perception sensible leur permet de repérer les prises qu'ils pourront utiliser et les potentialités d'action⁶.

Revendiquer une co-évolution

Les notions d'« ajustements complémentaires » selon Gaston Bachelard et « d'égard ajusté » selon Baptiste Morizot, mentionnées par des chercheurs de notre groupe, traduisent selon des références académiques les efforts et les effets de la coopération entre producteurs et plantes. Ces formes de relations n'impliquent pas de contrôler toutes les variables, comme nous l'avons vu, mais, comme dans le cas d'un couple de danseurs, alors que « le rythme du corps de l'un va quelque part, il va s'ajuster au rythme du corps de l'autre et inversement ». Ces ajustements sont estimés nécessaires car « où on est plusieurs, on n'est jamais tout seul par rapport à la pyramide du vivant ». L'agroécologie est vue comme un bon exemple de l'association plantes cultivées/écosystème : le potentiel microbiologique est à l'œuvre, les animaux reviennent. Ainsi, la « domestication » au sens d'appriivoiser à la fois un milieu et une plante, qui sont les deux échelles en jeu, peut être œuvre de « co-création » dans la mesure seulement où l'on peut trouver un équilibre, une interaction qui soit bénéfique aux deux parties.

Les réflexions sur les moyens d'échapper à la « mise en souffrance » et de travailler avec les plantes amènent les intervenants à souligner l'importance de la qualité de la relation instaurée avec elle au cours de son cycle de vie. Comme le formule une chercheuse INRAE,

« Mais la meilleure c'est de ne pas employer la force, sa force. C'est plutôt de travailler avec la force de l'autre. Et au contraire d'absorber sa propre force pour être en mesure de lui renvoyer. Pour moi le travail avec les plantes, la différence entre travail coopératif/collaboratif et un travail qui ne le serait, c'est justement dans cette capacité de rentrer avec une intention vis-à-vis de l'autre mais aussi en étant à son écoute, capable d'absorber, d'accueillir, de recevoir ce qui va nous envoyer pour en faire quelque chose qui nous intéresse. Mais pas contre l'autre, mais avec l'autre. La plante. »

Les efforts de coopération transforment les agriculteur·rices, les manières d'être plantes influent leurs manières d'être agriculteur·rices, et *vice versa*. On peut ainsi parler d'une co-évolution. La qualité de la relation a été fréquemment énoncée. « Qualité » renvoie alors aux questionnements, au souci, aux soins, à la sollicitude à l'origine des transformations vécues par l'agriculteur·rice, qui est alors en mouvement permanent, puisque la « relation » renvoie à quelque chose de dynamique, en ajustement et redéfinition incessants. La notion de co-évolution est évoquée également en ce qui concerne les semences pour y être très fortement

⁶ Cette approche peut être mise en parallèle avec la notion d'« affordance », issue de la philosophie de la perception et reprise par Charbonnier pour analyser l'appropriation de la terre dans sa dimension politique (2020).

présente. L'exemple du blé rouge Duroc est donné par un producteur du groupe pour illustrer ces contagions diffuses entre végétaux et humains. Les participants sont allés jusqu'à estimer que les espèces cultivées ressemblent au producteur qui les cultivent, comme un producteur qui cultive un blé tout aussi trapu que lui, ou un autre producteur qui a souhaité développer une variété de blé uniquement par goût esthétique, en dehors de toute ambition productive ou marchande. Les participants estiment que ce producteur a su « écouter son rêve ». Par ailleurs, les tissages spatiaux de la plante avec le milieu se font aussi tissages temporels, à travers les générations d'un territoire : « La notion de co-évolution est très forte dans les semences paysannes. Il existe des liens intergénérationnels avec les semences qui ont émergé dans un territoire et cela nous relie à des générations précédentes ».

Les transformations vécues dans le processus de co-évolution par les agriculteur-rices témoignent également de leur « aspiration à dépasser les limites de l'individuation et de l'isolement humains, à retrouver une expérience d'unité avec la base vivante, terrestre, cosmique qui nous fonde ». Le besoin de relation supposé satisfait avec les plantes traduit le propre besoin humain de se relier. Tous les soins apportés aux relations avec les plantes révèlent les besoins humains d'habiter autrement la Terre.

Conclusion

Contemporains d'un rapport de prédation à la nature, nous vivons, dans les marges du système productif, l'émergence d'une relation de soin invisibilisée par la modernité. Echapper à la souffrance au travail et trouver le chemin qui permette de rompre avec le productivisme tout en garantissant autonomie des personnes et déploiement des autres formes de vie, entre fortement en écho avec les enjeux de redéfinition de nos valeurs, à l'heure de la crise écologique et du nouveau régime climatique. Il est important pour cela que la recherche réinvestisse des domaines écartés par la modernité et change de posture quant à l'approche de la production des savoirs. Si l'ethnobotanique globale, telle que la définit Lieutaghi, s'est saisie de ces nouveaux enjeux, les méthodes à inventer pour les documenter sont en pleines effervescence et font appel à de nombreux autres champs disciplinaires.

Les échanges avec les participants ont permis de révéler leurs capacités à travailler autrement en redonnant de la visibilité aux dimensions relationnelles et sensibles de l'acte productif. Il est significatif que faire pousser les plantes passe par l'extension de la notion de travail au-delà du champ des relations interhumaines mais aussi par une mise à l'épreuve du paradigme du don, en posant la question de ce que nous donne la nature (Caillé et al, 2013) et ce que nous sommes capables de lui rendre. Le travail vivant s'obtient sous réserve d'attention et de contemplation, d'un rythme qui fait écho à celui des plantes. Tout l'enjeu est là : porter une curiosité attentive envers les altérités végétales pour apprendre à les connaître. Et garder à distance les contraintes qui peuvent faire glisser vers une réification, une idéalisation ou encore des projections anthropomorphiques. Si cet objectif est atteint, le travail peut permettre d'expérimenter une co-évolution avec les plantes.

L'agroécologie, à laquelle il a été fait référence plusieurs fois, semble compatible avec cette expérimentation, sous réserve de ne pas la réduire à sa dimension technique qui met en avant en premier lieu qu'elle est une confrontation avec la matière. Mais elle porte aussi en elle cette nécessité de travailler avec la nature et avec les autres, de prendre soin des processus naturels dans la conduite de sa ferme et dans son milieu, de reprendre confiance en soi et vis-à-vis des ressources dont on dispose. Il s'agit donc de réintroduire de la réciprocité et de l'interaction entre le milieu dans lequel on vit et nos propres pratiques. Ces constats ne sont pas nouveaux,

ils ont été défendus par un cortège de philosophes, géographes et agronomes dès le 19^{ème} siècle, à travers l’anthroposophie de Rudolf Steiner (1861-1925), l’agriculture naturelle de Masanobu Fukuoka (1913-2008), ou encore l’agroécologie de Pierre Rabhi.

Le dispositif méthodologique exploré ici permet de s’appuyer sur les déclarations des acteurs qui revendiquent une certaine forme de travail avec des plantes qui représentent autant d’altérités à prendre en considération. Même si ces déclarations peuvent subir des freins à leur exécution de par les multiples contraintes que subissent les agriculteurs, elles mettent néanmoins en évidence la dimension politique que recèlent les assemblages prônés entre humains et plantes. Dans ce cas, « politiser le débat veut dire simplement faire prendre conscience que les choix en matière de création des mondes existent, qu’il n’est pas juste question de techniques mais plus profondément d’imagination... » (Blanc et al., 2008). Les interactions intimes tissées avec les plantes ont un impact sur la posture, les connaissances et les pratiques des agriculteurs. Ces assemblages, qui sont autant de moyens de « conspirer avec les plantes » (Myers, 2017), incarnent un pouvoir, au sens d’une capacité à façonner leur environnement (Ahlborg & Nightingale, 2018), tentant de rivaliser avec les approches technicistes invoquées pour la transition agroécologique. De nouvelles pistes de travail quant aux possibilités de réécriture des manières de se nourrir avec les plantes sont donc à explorer. Il ne s’agit pas de rompre avec la posture scientifique mais de rompre avec la logique purement instrumentale.

Bibliographie

AHLBORG Helene, NIGHTINGALE Andrea J. (2018), “Theorizing Power in Political Ecology: The Where of Power in Resource Governance Projects”, *Journal of Political Ecology*, vol. 25, n°1, p. 381–401.

BLANC Nathalie, CHARTIER Denis, PUGHE Thomas (2008), « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Ecologie & politique*, no. 36, p. 15–28.

BLANC Julien (2021), « Face à la crise écologique : l’ethnoécologie comme pratique de connaissance engagée », *Revue d’Ethnoécologie* ;

BRUNOIS Florence (2003), « Etre arbre : la condition humaine Kasua (Nouvelle-Guinée) visitée par la condition du végétal, ou vice versa », *Cahiers de Littérature Orale*, n° 53-54, p. 293-304

CAILLE Alain, CHANIAL Philippe, FLIPO Fabrice (2013), « Que donne la nature ? L’écologie par le don », *Revue du MAUSS*, n°42, p. 5-23.

CHARBONNIER Pierre (2020), *Abondance et liberté, Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte.

CUKIER Alexis (2017). « Introduction », in Cukier A. (dir.), *Travail vivant et théorie critique. Affects, pouvoir et critique du travail*, PUF, « Souffrance et théorie », p. 5-57.

DELEAGE Estelle (2011), « Les Mouvements Agricoles Alternatifs », *Informations sociales*, vol. 2, n) 164, p. 44–50.

DESJOURS Christophe (2017). *Travail vivant et théorie critique. Affects, pouvoir et critique du travail*, PUF, « Souffrance et théorie », p. 129-149.

GARFINKEL Harold (1974) “The origins of the term ethnomethodology”, in Turner R. (Ed.) *Ethnomethodology*, Penguin, Harmondsworth, pp 15–18.

GERBER Sophie, HIERNAUX Quentin (2022), “Plants as Machines: History, Philosophy and Practical Consequences of an Idea”, *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, vol. 35, n°4.

GORZ André (1988). *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Ed. Galilée

GORZ André (2015). *Le fil rouge de l'écologie, Entretiens inédits en français*, Paris, EHESS.

LIEUTAGHI Pierre (1991), *La plante compagne : pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*. Genève, série documentaire des Conservatoire et jardin botaniques de la ville de Genève

LE STRAT Nicolas (2018), *Quand la sociologie entre dans l'action. La recherche en situation d'expérimentations sociales, artistique ou politique*, Rennes, édit. du commun.

MOURET Sébastien, LAINE Nicolas (2023), « Nature(s) au travail », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 17, n° 1.

MORIZOT Baptiste (2016). *Les diplomates, Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject.

MYERS Natasha (2015), « Conversations on Plant Sensing », *Natureculture*, n° 3, p. 35-66.

MYERS Natasha (2017), “From the Anthropocene to the Planthropocene: Designing Gardens for Plant/People Involution”, *History and Anthropology*, 28(3), 297-301.

PORCHER Jocelyne, ESTEBANEZ Jean (2020), *Animal Labor, A New Perspective on Human-Animal Relations*, Columbia, Transcript. POUTEAU Sylvie (2014), “Beyond ‘second animals’: making sense of plant ethics”, *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, vol. 27, n° 1, p. 1-25.